Rien de cela n'aurait dû nous arriver

Valérie Bouchard

Numéro 84, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13482ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, V. (2000). Rien de cela n'aurait dû nous arriver. *Moebius*, (84), 37–40.

VALÉRIE BOUCHARD

Rien de cela n'aurait dû nous arriver

Rien de cela n'aurait dû nous arriver. C'est à cause de tous ceux qui l'ont touchée. C'est cet arbre que tu regardes. C'est tout ce à quoi tu penses. Dans ma solitude. C'est ma main secrète dans tes cheveux, de tous ceux qui t'ont touchée. C'est ce livre que tu lis sans moi et que je lis avec toi. Ce sont ces enfants de toi, sans moi et ces mariages de temps avec toi, sans moi. C'est la rive de ton départ et celle de mon arrivée. C'est le rimmel d'une inconnue sous tes larmes à toi. Ce n'est pas moi et c'est presque rien, dans mon immensité et ton heure à toi.

Vois le mur qui s'élève derrière ton dos. Vois-y les taches de bleu et le plâtre sous ton corps. Tu sais, je te regarde toujours. J'écoute *L'Empereur* de Beethoven et je songe à ta chute. Je n'y étais pour rien. Je n'avais su que t'aimer. Ce n'était rien et c'est à cause de tous ceux qui t'ont touchée. Mais un jour tu m'y as obligé...

Je pensais constamment à elle. Devant mes yeux s'alignaient les milliers de points délicats qui la composaient. Elle m'obsédait dans son complet abandon, dans son extrême vulnérabilité. Je n'avais qu'à prononcer ces quelques mots: *Poseuse debout de face*, et un sentiment à la fois tendre et horrible m'envahissait. Je voulais la posséder. C'est que cette petite femme peinte par Seurat m'offrait tout ce que Catherine, ma femme, celle que je ne pouvais effacer, cette femme, donc, m'offrait tout ce que la mienne me refusait: une attention parfaite, une présence sans compromis. La toile de Seurat m'obsédait et l'idée de la concrétiser, d'en faire partie intégrante de ma vie, de changer Catherine à son image, cette idée est maintenant incontournable. À l'ancienne Catherine, celle des jours émancipés et libres, le temps

était compté: plus que deux petites heures, plus que ce court espace entre Montréal et Québec où elle m'attend. Je regarde les lampadaires de l'autoroute défiler, toutes ces lignes droites vers le ciel sont le signe de ma prochaine délivrance, de cette récompense, méritée, dans ma vie froide et grise.

C'est qu'elle ne se rend pas compte du mal qu'elle me fait à toujours m'ignorer, à toujours être occupée ailleurs que dans mes bras. Pour Catherine, rien ne légitime l'interruption de ses rendez-vous, plus futiles les uns que les autres, avec des amis d'enfance rencontrés au hasard des rues. Rien, pas même moi, qui suis à ses côtés depuis déjà dix ans. Dix années ingrates où j'ai dû ravalier ma haine devant ses infidélités parce que madame est une femme moderne et libre. Moi je dis: on verra bien combien de temps encore tu seras libre, combien de temps je serai cet idiot qui ne demande jamais de comptes. Dans quelques heures, j'en suis sûr, elle ne rira plus de mes jalousies comme si le désespoir et la solitude qu'elle m'inflige étaient puérils.

Elle comprendra, c'est aujourd'hui qu'elle comprendra. Lorsque je lui ouvrirai mes bras, plein du souffle de vie de Seurat, elle va comprendre.

Il y a des questions en mort de réponses. J'en suis une. On m'a dit que j'étais une femme, on m'a dit que mon nom était Catherine. Mais là, je ne réponds plus. C'était peut-être lui ou moi, mais là c'est le temps qui s'échappe, c'est l'attente qui me prive.

Catherine n'est pas exceptionnellement belle. Ses cheveux sont noirs et rêches, ses yeux, d'un brun singulier, son corps, un peu trop maigre, mais c'est la mienne. Ma Catherine... qui, à chacun de mes départs obligés, est attirée dans le lit d'un autre. Pourquoi, Catherine? Dans des draps sans remords et sans cris où son ventre avale toute la jouissance des autres hommes. Le même ventre où à mon tour je m'introduis, gardant mon calme pour ne pas l'étrangler, contre son corps encore chaud d'infidélités. Cette nuit, elle va reconnaître ses erreurs. Catherine. Tu seras belle.

J'ai toujours aimé les bijoux, j'ai toujours aimé l'or. Aujourd'hui, cette couleur me dégoûte. Elle m'entoure

et m'étouffe, j'en suis intoxiquée. Je veux être laide et terne. Je me fonds dans le métal brillant, je tournoie et tente de m'échapper vers une autre couleur. Je cours et j'y suis presque, mais je retombe face à tout cet or et je suis de nouveau belle. Je suis comme une œuvre d'art. Je pose pour celui qui me regarde, pour celui qui me garde et je n'ai plus de nom que l'ennui.

Plus que quelques kilomètres avant ma délivrance. La lumière des lampadaires, sa main sur le sexe d'un autre, la route à toute vitesse, sa froideur et son indifférence. Québec, prochaine sortie. Catherine, nous serons réunis. Tu verras, tu vas l'aimer ta petite chambre avec ses barreaux dorés. Tu seras toujours présente, pour moi.

Si vous n'êtes pas dans ce lieu, vous ne savez pas la folie des désespoirs. Je parcours mon domaine, sans réponse que l'hier. C'était peut-être lui, c'était peut-être moi. Le présent donne si peu, le futur fuit si vite et le passé ravive les blessures dans la cage où je me meurs.

Depuis que tu t'es scindée en deux, Catherine, entre la puanteur de tes cafés et tes mensonges répétés, je ne peux plus rien pour toi. Nous avons trop attendu. L'escalier de ton appartement, Catherine. Entends-tu mes pas? Ils viennent nous délivrer. Catherine, Emmanuelle, Valérie; vous toutes, femmes qui me rejetez, je vous entends sous mes pas. J'imagine vos parfums entremêlés, étouffés, meurtris. Je ne vois plus qu'au-dessus des lampadaires et je crie ton nom, Catherine, puis le murmure dans la douleur de ta chute.

Que faut-il que je fasse de tes deux yeux devant moi? Que faut-il que je fasse de ton regard qui m'accuse sans me juger? Je ne peux même pas les crever. Je ne peux même pas commettre ce crime et mériter ma peine. Tu ne m'enlèves pas la vie, tu l'effaces. Tu m'obliges à rester, mais je ne suis plus celle que tu voulais pour toi.

Aujourd'hui, Catherine, tu es toute contenue en de minuscules barreaux, prisonnière de cette chambre, comme la poseuse du tableau de Seurat. Tu n'es plus rien, que l'objet de mon plaisir. Je suis ignoble, mais tu n'y peux rien. Maintenant, tu n'y peux rien.

Je ne rendrai pas de comptes, je ne reconnaitrai aucune erreur. Je suis seule dans cette chambre et je serai seule comme je veux bien l'être. Je ne serai pas celle que tu voulais, désarmée, soumise à ton regard. Je serai tout ce que tu ne veux pas. Je dirai tout ce que tu ne veux pas entendre. Un jour tu auras une grande haine pour moi. Je vais en rire, tant et tant que tu ne me supporteras plus. Que tu me fuiras. Et là, je serai aussi seule de l'autre côté de la porte absente. Tu me reviendras en larmes. Je vais rire, tant et tant que tu voudras ma mort. Et je serai vengée quand tu prendras l'arme dans le tiroir de la table de chevet. J'entendrai le dé clic du fusil. Je verrai la balle arriver vers moi. Elle frôlera les barreaux de métal doré. Je les verrai pour la dernière fois.

Je l'espère tout droit au cœur que tu m'as volé. Elle arrive. Son argent contraste avec l'or qui m'entoure. Je me mire en elle. Je suis belle, pour moi seule. Je ne te vois plus derrière elle. Je ne vois que mon image. Je ne vois que la liberté fondre sur moi et te quitter.

J'ai toujours aimé me vêtir de noir. J'ai toujours aimé cette couleur avant qu'elle ne m'entoure de toutes parts. Dans les barreaux de fer qui me cernent, je ne vois même pas mon reflet. Le noir m'étouffe, me dégoûte, m'aspire en des lieux horribles d'où je ne sors jamais, même s'il y a une porte qui s'ouvre et se referme. Une porte que je passe pour traîner ma carcasse d'une pièce à l'autre, toutes plus laides et noires les unes que les autres dans la prison où je purge ta peine. Une porte qui se referme pour que je cherche mon reflet, toujours absent, dans les barreaux ternes qui m'entourent. Catherine, je ne vois plus que toi, même la *Poseuse debout de face* s'est effacée.